

## La buée n'est pas chic

Yves Rousseau

Numéro 105, hiver 2001

Le cinéma québécois aux rayons X

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24046ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, Y. (2001). La buée n'est pas chic. *24 images*, (105), 19–19.

## Le «dolbysme»

Voir un film québécois, c'est souvent entendre un film étranger; un film où les voix sont simultanément trop claires et irréelles; où le bruit ambiant semble artificiel quand il n'est pas complètement absent; et où l'univers sonore – trop texturé et synthétique – crée le sentiment d'être dans un monde auditif parallèle, si parfait qu'il en devient faux. Avec l'arrivée du son Dolby et l'officialisation du poste de «concepteur sonore» (un titre passe-partout que se sont souvent arrogés les monteuses, au grand dam des «simples» ingénieurs du son), le son des films québécois est devenu à la fois plus éthéré et plus présent: il est d'une «subtilité» un peu trop évidente chez Lauzon, Lepage et Girard; il souligne, appuie et «punch» systématiquement les gags des comédies, de *La Florida* à *La vie après l'amour*; et il parfait le sentiment d'aliénation spatiotemporel des fugues nombrilistes de Charles Binamé et de Denis Villeneuve. Avec sa surabondance de micros portatifs (on a souvent l'impression que tous les personnages – même les plus éloignés – nous murmurent à l'oreille...) et sa surenchère de basses fréquences (capables de transformer le moindre loft en une annexe de temple bouddhiste!), le «dolbysme» contribue fortement au flou identitaire du nouveau cinéma québécois par son caractère paradoxal: extrêmement transparent (car les sons y semblent toujours trop purs), mais aussi terriblement indéfinissable (parce qu'il lorgne toujours vers un ailleurs immatériel). À défaut de pouvoir nous en mettre plein la vue, il se contente trop souvent de nous masser les oreilles. Il contribue à faire du cinéma québécois un cinéma où le réel se fait rarement entendre. Et où le vide fait beaucoup de bruit pour rien. ■

GEORGES PRIVET



Pour voir l'hiver à l'écran, il faut aller voir les films de nos voisins du sud, comme *Fargo* des frères Coen.

## La buée n'est pas chic

L'imaginaire de plusieurs semble s'arrêter au pont Jacques-Cartier, pour ensuite faire un grand bond en avant jusqu'au mythique succès parisien – je ne parle pas du cinéma de la rue Sainte-Catherine. L'observateur étranger qui s'intéresse (encore) au cinéma québécois doit se faire une drôle d'idée des grands espaces, alors que l'immense majorité des films d'ici sont tournés sur un territoire de 100 km<sup>2</sup>. On devrait peut-être parler de cinéma montréalais, qui n'a jamais eu aussi peu de succès à l'étranger depuis qu'il est de qualité «internationale».

Tous les experts vous le diront, il n'y a rien à faire, l'industrie est à Montréal. Et l'industrie, ça ne se déplace pas facilement, d'autant plus qu'elle est petite. Il y a les hôtels, les *per diem* et le transport qui coûtent cher. Mais d'où vient l'argent au juste? Du Gouvernement. Et le Gouvernement n'a évidemment pas intérêt à ce que le territoire existe sur les écrans. Les cinéastes montréalais n'ont pas eu besoin d'attendre les diktats de Sheila Copps pour faire dans le très local. D'ailleurs, il n'y a que les documentaristes qui râlent. Évidemment, un film n'est pas mauvais parce qu'il est tourné à Montréal, pas plus que n'importe quel bout de pellicule impressionnée à Rouyn-Noranda est nécessairement une grande œuvre.

Je pense à trois films récents qui se passent dans la neige et en milieu rural: *Affliction*, *Fargo* et *A Simple Plan*. Ce sont des films faits par nos voisins du sud. Ces films ont été tournés avec des budgets largement inférieurs aux standards hollywoodiens. De plus, ce sont de bons films. *Affliction* a même été tourné au Québec. Jean Chabot, avec beaucoup d'à-propos, se demandait il y a quelques années dans ces pages pourquoi nous ne faisons pas ces films ici, je veux dire avec nos histoires. Même que toutes les histoires de ces films

pourraient se passer ici. Il y est question de gens ordinaires, de l'Amérique moyenne. Nous sommes encore en Amérique? Rassurez-moi SVP.

Nous vivons cinq ou six mois par année dans la neige, ce qui devrait avoir certaines répercussions sur notre imaginaire. Pourquoi les cinéastes montréalais contemporains sont-ils à peu près tous incapables de filmer l'hiver? On dit que ça coûte cher, que le matériel n'est pas adapté, que les techniciens se les gèlent. Je connais des gens payés pas mal moins cher qui travaillent dehors l'hiver. Autocensure? La Sodec et Téléfilm ne veulent rien savoir de l'hiver? C'est pourtant du contenu canadien/québécois garanti. Pour faire mon Falardeau, je ne suis pas loin de penser que bien des décideurs et décideuses sont une belle gang de colonisés qui ne trouvent pas chic la buée que font les acteurs soumis à de basses températures. Il faut dire que sur le Plateau (de tournage?) la neige, à part la dope, on connaît pas trop, le peu qui tombe est bien vite ramassé par des entrepreneurs véreux. Presque aussi vite que les films québécois quittent les écrans... ■

YVES ROUSSEAU